



RENATA BIZEK-TATAR

Université Marie-Curie-Skłodowska de Lublin, Pologne

 <http://orcid.org/0000-0003-0093-8800>

Écrire la ville. Bruxelles de Christopher Gérard et Grażyna Plebanek

Writing the city.
Brussels by Christopher Gérard and Grażyna Plebanek

Abstract

The article discusses the representation of Brussels in *Aux armes de Bruxelles. Flâneries urbaines* (2009) by Christopher Gérard and *Bruksela, zwierzęcość w mieście* (2021) by Grażyna Plebanek. The author analyzes the way of representing the city, very subjective and laudatory, as well as the impact of this figuration on the generic identity of the texts. These constitute a mixture of various genres, including the tourist guide and the essay, which gives rise to a singular literary form which escapes the attempt at classification.

Keywords: Brussels, Christopher Gérard, Grażyna Plebanek, the tourist guide, the essay, generic hybridization.

Dans son article consacré aux figurations littéraires de Bruxelles, Christophe Meurée constate qu'elles « se sont rarement avérées flatteuses » et avance l'hypothèse que c'est une ville mal aimée par les auteurs (Meurée, 2018). En effet, les exemples des textes qu'il fournit confirment que les écrivains, tant étrangers que belges, se plaisent à évoquer plus les défauts et les laideurs de la cité que ses charmes. Par là, ses représentations dépréciatives contribuent à façonner une image repoussante, à tout le moins peu gracieuse de la capitale belge. Nous lisons : « Du prestige intellectuel et libéral qui marquait la Bruxelles du XIX^e siècle jusqu'à la position centrale qu'elle occupe dans l'imaginaire collectif contemporain, en tant que capitale *de facto* de l'Europe, l'imaginaire littéraire de la ville se fonde sur une mauvaise réputation que ne démentent qu'à peine les écrivains

locaux : de vagues protestations molles, à peine une prise de position qui verse le plus souvent du côté de la concession» (2018).

La situation semble changer au XXI^e siècle avec l'avènement de la nouvelle génération d'écrivains qui portent sur Bruxelles un regard beaucoup plus favorable et s'en donnent à cœur joie pour vanter ses beautés. Nous pensons à Philippe Blasband, Michel Joiret, Nathalie Stalmans, Xavier Hanotte, Jean-Baptiste Baronian, Christopher Gérard et Grażyna Plebanek¹. C'est sur ces deux derniers écrivains et sur leur manière d'écrire la capitale belge — très personnelle et élogieuse — que portera le présent article.

Bien qu'ils soient de nationalités différentes — Gérard est belge, Plebanek est polonaise qui vit à Bruxelles depuis une vingtaine d'années —, ils sont tous les deux bruxellois dans l'âme². Les auteurs partagent la même fascination à l'égard de la ville et l'introduisent dans l'écriture en s'inspirant de leur expérience vécue dans la capitale belge. En effet, celle-ci anime remarquablement leurs écrits et sa présence peut même être considérée comme un trait saillant de leur production³. Notre propos portera sur *Aux Armes de Bruxelles. Flâneries urbaines* (2009) de Christopher Gérard et *Bruksela, zwierzęcość w mieście* [Bruxelles, animalité dans la ville] (2021) de Grażyna Plebanek⁴, textes où la cité apparaît comme leur cœur et leur âme, voire leur sujet à part entière⁵. Ils s'alimentent des flâneries des auteurs à travers leur lieu de vie, Bruxelles que, marcheurs résolus, ils parcourront par tous les temps et à laquelle ils rendent un bel hommage. Pour révéler la spécificité de la figuration de la capitale belge dans les textes en question, nous étudierons la façon dont les deux écrivains la décrivent et la représentent. Cette manière d'écrire la ville — fort subjective et singulière — donne lieu, il faut le dire d'ores et déjà, à une curieuse forme littéraire qui échappe à toute tentative de classification. Toutefois, notre objectif n'est nullement de révéler si ces ouvrages appartiennent à tel ou tel genre, mais plutôt d'observer des potentialités génériques qui les traversent.

¹ *Johny Bruxelles* (2005) de Ph. Blasband, *Le carré d'or* (2015) de M. Joiret, *Finis Terrae* (2014) de N. Stalmans, *Manière noire* (2000) de X. Hanotte, *Guide secret de Bruxelles* (2019) de J.-B. Baronian.

² Pour mettre en évidence son lien émotionnel avec la ville, Plebanek évoque l'opinion d'Érasme de Rotterdam selon lequel la patrie se trouve là où l'on se sent chez soi. À Bruxelles, elle se sent bien, chez elle. D'ailleurs elle se définit polonaise et bruxelloise à la fois (Plebanek, 2021, p. 405).

³ Il s'agit de *Porte Louise* (2010), *Vogelsang ou la Mélancolie du vampire* (2012) et *Osbert et autres historiettes* (2014) de Gérard, ainsi que de *Nielegalne związk* (2010), *Bokserka* (2014) et *Pani Furia* (2017) de Plebanek

⁴ Toutes les citations provenant de cette œuvre seront traduites du polonais en français par Renata Bizek-Tatara.

⁵ Ces écrivains vagabonds recourent à la démarche géocritique, telle que l'a définie Bertrand Westphal, car leurs narrations «placent l'accent davantage sur l'espace observé que sur l'observateur saisi dans sa spécificité» (Westphal, 2007, p. 32).

Aux Armes de Bruxelles constitue un mélange de trois scripts génériques : celui du roman d'amour, du guide touristique et du guide gastronomique. Nous lisons dans le premier chapitre qu'en rentrant du feu de Saint-Jean, le personnage-narrateur rencontre «dans les brumes du premier matin de l'été» une femme «tournoyante et pleine de grâce, pareille aux danseuses des temps anciens» qu'il nomme Louise (Gérard, 2017, p. 13). Ce doux entretien ne dure qu'un instant, mais l'impressionne tellement qu'il se promet de la retrouver pour lui «faire aimer cette ville en forme de cœur» (14). Cependant, il ne cherche point l'inconnue, mais lors de ses flâneries, il se l'imagine à ses côtés et parle à elle en lui montrant la ville. Comme l'observe Renata Bizek-Tatara qui étudie le brouillage générique dans les romans gérardiens : «À cause de l'absence de femme, l'intrigue amoureuse peine à surgir et demeure en situation d'amorce. [...] Le texte trompe adroitement le lecteur, l'égare sur une fausse piste interprétative maintenant l'illusion de l'histoire sentimentale qui ne s'avère être qu'une gigantesque mystification» (Bizek-Tatara, 2020, p. 95, 96). Pour quelle raison ? La recherche de la femme sert au personnage de prétexte pour déambuler à Bruxelles et en parler. Cette flânerie urbaine déclenche l'écriture et constitue une sorte de «générateur de texte» (Ricardou, 1973, p. 75). C'est une narration menée par un «citadin résolu, infatigable marcheur» (Gérard, 2017, p. 15), qui se promène dans ses coins préférés et découvre au lecteur les beautés disposées sur son chemin.

Quant à Plebanek, elle ne recourt pas au subterfuge pour parler de Bruxelles, de «sa Bru», comme elle l'appelle avec tendresse (Plebanek, 2021, p. 15). L'auteure dit explicitement que c'est «un livre sur Bruxelles», «l'histoire de sa déambulation aux profondeurs de sa ville bien aimée» (415, 407). Il paraît dans la série «Podróz nieoczywista» [Voyage non évident] qui, dans sa formule, est dédiée aux récits personnels et fort subjectifs des écrivains et journalistes polonois qui, pendant des années, ont séjourné dans une ville étrangère, ont exploré ses secrets, connu ses charmes, capté ses odeurs, goûté ses spécialités, vécu avec ses habitants et ont découvert un autre visage de la cité, invisible à un simple touriste. Cette démarche est d'ailleurs annoncée par l'écrivaine au seuil du livre : «les récits objectifs ne disent pas la vérité sur le lieu. C'est un discours officiel, rigide, qui fait penser aux affreux sourires des ballerines dansant dans *Le Lac des cygnes*» (18). Elle ajoute dans un autre lieu :

Les gens viennent ici pour voir des monuments, des bâtiments rénovés, un kitsch touristique sous le signe de «Visitez l'Atomium». La magie de Bru, ce sont les légendes, la nature psychédélique, l'affranchissement des termes qui la définissent, l'entre-deux, les méandres vivifiants. Bruxelles — et je le sais bien, nous sommes amies depuis des années — est une ville de femmes et de chiens, d'enfants qui pissent et de lions, d'oiseaux et d'arbres. Laissons tomber les monuments. (Plebanek, 2021, p. 18)

C'est pourquoi l'écrivaine renonce à parler des lieux emblématiques de Bruxelles, s'éloigne des itinéraires de visite traditionnels et n'évoque les sites les plus importants, dont l'Atomium, le Manneken-Pis ou la Grand-Place, qu'au passage, sans y accorder trop d'importance. Ce qui l'intéresse, c'est la Bruxelles cachée, ses beautés les plus secrètes, dérobées au regard commun, telle la rivière la Senne que Léopold II a fait voûter dans les années 70 du XIX^e siècle et qui palpite emprisonnée dans le sous-sol bruxellois. L'auteure avertit le lecteur, au seuil du livre, du caractère personnel de sa figuration de la ville : « Je recherche des villes souterraines. Je renifle leur vérité secrète, l'odeur humide du sous-sol. J'observe le langage corporel des habitants et le mien alors que je marche dans des rues inconnues. Le corps ressent ce que l'esprit ne soupçonne même pas. Je réagis au passé qui a été passé sous silence » (18).

La flânerie, en tant qu'expérience dans laquelle l'individu « sans hâte, au hasard s'abandonn[e] à l'impression et au spectacle du moment » (Miaux & Roulez, 2014, p. 81), favorise une telle approche subjective et sensorielle. Comme l'observe Antoine de Baecque :

L'homme qui marche en ville se fond dans une expérience totale, affective, sensorielle, corporelle, intellectuelle et culturelle. Il s'insère dans le tissu visuel et sonore de la ville, le découd et le recoud par déambulation, enregistrant les fluctuations de bitume et de température, réagissant au contact des objets ou de l'espace, traversant des nappes d'odeurs ou de sensations, se mouvant dans des atmosphères hétéroclites, confronté à des angles, des flux, des obstacles qui peuvent empêcher sa progression, le perdre, ou, au contraire, favoriser ses rencontres et ses croisements, fortuitement ou par intérêt. (Baecque, 2016, p. 245)

Il en est de même chez Gérard et Plebanek. Dans *Aux Armes de Bruxelles*, le narrateur précise qu'il ne s'agit pas de la Bruxelles « des savants ou celle des touristes », mais de la Bruxelles « authentique », de sa Bruxelles, ville qui se dérobe derrière les apparences et les conventions (Gérard, 2017, p. 16). Il ajoute plus loin : « La beauté se cache avec soin, jouant sans cesse sur l'accoutumance de l'œil, qui trop souvent s'égare ou se lasse. Se promener dans Bruxelles requiert une discipline inflexible, car rien d'important ne vous sera montré » (23). Pour découvrir les charmes de la cité, il faut posséder une perception aiguisée et sensible, une « voyance » supérieure qui va bien au-delà du paravent des apparences et démasque des arrière-plans secrets, cachés au regard. C'est, paraît-il, « la loi de Bruxelles », définie par Gérard comme suit : « À Bruxelles, si tout se voit, rien ne se regarde ni ne se montre » (127). Plebanek invite, elle aussi, à exercer les sens lors de la marche : « Flâner, errer, connaître la ville en mouvement, corporellement, en la reniflant, en la regardant, en prenant des notes. [...] Celui qui sait comment sent la ville le matin, à midi, le soir et la nuit peut dire qu'il y a été. Et celui qui l'a écouteé » (Plebanek, 2021, p. 34).

Les auteurs se promènent dans des endroits moins renommés, mais chers aux Bruxellois : le grand Sablon et le petit Sablon, la cathédrale Sainte-Gudule, l'avenue Louise, diverses maisons Horta disséminées dans la cité, la place du Jeu de Balle, le marché de la Place du Châtelain ou les étangs d'Ixelles avec de belles résidences qui émerveillent les amateurs de l'architecture. Ils visitent aussi des lieux peu avenants que les guides touristiques passent souvent sous silence, tels que la Bourse, le square de Meeûs, le quartier multiethnique de Saint-Gilles, Marolles ou la Place Stéphanie où Plebanek s'arrête souvent pour contempler un graffiti érotique.

Ils présentent ces sites à travers des descriptions truffées d'observations louangeuses et très subjectives. Pour en donner un exemple concret, citons celle du petit Sablon que Gérard qualifie de « l'un des endroits les plus délicieux de Bruxelles » (Gérard, 2017, p. 127) :

Admirez ce bijou, la grille de fer forgé surmontée de colonnettes de bronze représentant les vieux métiers. Chacune a été sculptée par un artiste différent, ce qui fait de l'ensemble une anthologie de l'art belge du XIX^e siècle, que nous admirerons l'une après l'autre au cours de multiples visites, en prenant notre temps. [...] Admirons donc le petit Sablon, parc du XVI^e siècle aménagé au XIX^e siècle, le rendez-vous idéal pour des amoureux : ses bancs de bois verni, ses parterres multicolores, ses arbres soufrés par l'automne. Recueillons-nous devant les statues d'éminentes figures des Pays-Bas : Mercator et sa longue barbe de cosmographe, Van Orley... Penchons-nous au-dessus du bassin aux poissons rouges dans lequel se mirent les comtes d'Egmond et de Hornes. (Gérard, 2017 : 64)

Les écrivains parcouruent aussi des lieux connus, cartes de visite de Bruxelles, tels que la Grand-Place, les Galeries royales Saint-Hubert, la Place Royale, les musées des Beaux-Arts, de Magritte, d'Antoine Wiertz, de la BD ou des Instruments de Musique. Toutefois, leurs descriptions ne ressemblent point à celles que disposent les guides touristiques : ce n'est pas un propos étoffé et ordonné thématiquement, mais un amalgame de notations aussi disparates que lapidaires sur l'endroit ou associées à l'endroit. La description d'une flânerie au lieu-phare de la capitale, à savoir à la Grand-Place, l'illustre à merveille :

Nous approchons de la Grand-Place, depuis mille ans l'ombilic numéro un de Bruxelles. Le restaurant grec, quelques mètres, nous y sommes. « Le plus beau théâtre du monde », *dixit* Cocteau. Et c'est vrai qu'elle est magnifique, notre Grand-Place, *Gruute Met* en patois brabançon. Unique au monde. Gothique et baroque, flamboyante. Éblouissante, surtout la nuit. Pour notre première rencontre, je ne vous en imposerai pas la description, ni l'histoire. Les parchemins, on s'en tamponne, n'est-ce pas Louise ? Gagnons-en le centre et contemplons les splendides maisons des corporations. Leurs pignons dorés, la

dentelle de sable, leur grâce exubérante, typique d'un Brabant partagé entre plaisirs charnels et joies spirituelles. Mystères, tournois, ballets, défilés de victoire, mariages princiers comme celui de nos futurs souverains, Mathilde aux Belles Joues et Philippe le Magnanime : la Grand-Place a tout vu, y compris Verlaine tirant sur Rimbaud. Des rixes, des émeutes, et même des exécutions capitales, comme celle des comtes d'Egmont et de Hornes, décapités à l'épée le 5 juin 1568, au temps des troubles. Là, au Cygne — jadis maison des Bouchers, aujourd'hui inaccessible mangeoire — se tenaient les réunions en faveur du suffrage universel. Marx et Engels y ont rédigé leur *Manifeste* et le parti ouvrier belge y a été fondé. (Gérard, 2017, p. 67–68)

Ce passage constitue un pot-pourri de diverses informations sur la Grand-Place : « faits historiques, détails architecturaux, curiosités, anecdotes, manifestations ou services, présentés au gré de la fantaisie de l'auteur et de son point de vue manifestement subjectif » et invariablement admirateur (Bizek-Tatara, 2020, p. 96). La présentation des lieux visités ressemble, chez Gérard, à l'énumération de toutes sortes de données sur le site qui lui viennent spontanément à l'esprit lors de sa marche.

Plebanek procède autrement. Ses descriptions sont beaucoup plus développées et ordonnées, ce qui est lié à sa manière de flâner : elle fait de longues haltes lors de sa marche pour scruter le paysage citadin, le contempler et le savourer. D'abord, elle décrit ce qu'elle voit et sent, ensuite, elle raconte ce qu'elle sait sur le lieu, les événements et les personnages qui y sont liés, comme si la vue du site déclenchaît sa narration. Prenons pour exemple sa promenade le long de l'avenue Louise : elle l'incite à raconter la biographie de Louise, l'aînée du roi Léopold II, l'histoire de son amour malheureux avec Philippe Saxe-Cobourg, son internement à l'hôpital psychiatrique, le divorce, la liaison scandaleuse avec Géza Mattachich et ses dépenses compulsives. De plus, Plebanek donne sa propre interprétation des faits, construit le portrait psychologique de la femme, avance des hypothèses sur les événements et les sentiments de la princesse, comble des blancs et propose ainsi sa propre version de la vie de Louise. Et à la fin de l'histoire, l'auteure constate que « C'était peut-être ainsi. Ou peut-être pas » [Može tak. A može nie] (Plebanek, 2021, p. 146). Sa narration fait penser aux romans historiques contemporains qui reposent sur l'hybridation des événements avérés et de la fiction et se proposent selon des voies inédites, comme le récit de filiation ou le roman archéologique, qui recourent à l'hypothèse, à la supposition, à l'élucidation probable⁶.

La lecture attentive des deux livres révèle quelques éléments récurrents qui parviennent à caractériser l'image de la ville. Chez Gérard, ce sont les hommes qui ont vécu à Bruxelles et l'ont marquée à jamais, ainsi que la gastronomie

⁶ Sur l'écriture de l'histoire dans le roman de l'extrême contemporain, voir : (Viart, 2008), (Viart, 2009) et (Rubino & Viart, 2014).

bruxelloise. Quartier par quartier, son narrateur se promène sur les traces des écrivains, des architectes, des peintres, des sculpteurs, des personnages historiques et des exilés qui y ont trouvé asile, dont Paul Verlaine et Charles Baudelaire. Revisiter les sites auxquels ils ont été liés est pour lui l'occasion de parler de leurs œuvres et leurs mérites et, par là, d'informer le lecteur sur le patrimoine culturel belge. À titre d'exemple, citons un fragment :

Après Uccle et ses hameaux, faisons un tour à Saint-Gilles, une commune elle aussi appréciée des artistes. Poussons, à deux pas de chez moi, jusqu'à la rue Américaine, où se trouve l'atelier et la demeure de l'architecte Victor Horta. Une gloire nationale, au même titre que Paul Delvaux ou Hergé, tous trois célébrés à l'unisson. Il est vrai qu'Horta a été un créateur de génie, qui a révolutionné l'architecture de son temps et influencé les avant-gardes d'avant 1914. N'a-t-il pas inventé l'œuvre de l'art total ? Fondé l'Art nouveau, aussi dénommé *Liberty, Jugendstil* ou *Sécession* ; voire, chez ses détracteurs, *style nouille* ? Après un siècle de pastiches, Horta dédaigne de recopier, au grand scandale de son maître, qui, à la vue de ses premiers plans, balbutie : « Comment osez-vous inventer des profils ? ». Eh bien, Horta ose la ligne courbe, brisant les symétries et optant pour ce que les spécialistes nomment « le coup de fouet ». Prodigieuse irruption de vitalité dans un art desséché. Et de féminité ; tout en courbe, pas d'angle. (Gérard, 2017, p. 79)

Dans la présentation de la ville de Gérard, les restaurants bruxellois occupent, tout comme les habitants, une place de choix⁷. Lors de ses flâneries, le narrateur s'arrête pour entrer dans ses restaurants, bars, bistrots ou salons de thé préférés. Ses haltes l'incitent à décrire les spécialités culinaires de ces locaux, l'étymologie du nom et le décor de ceux-ci, l'ambiance qui y règne, leurs patrons, serveurs et clients, ceux célèbres et ceux ordinaires. « Depuis les escargots dégustés debout sur des places qui ne payent pas de mine jusqu'au coq au vin de la *Taverne du passage*, cet amant de la bonne cuisine révèle d'innombrables charmes de la gastronomie bruxelloise » (Bizek-Tatara, 2020, p. 98)⁸. Voici ses observations concernant son bistrot favori, *La Mort subite* :

Rassurez-vous, nul ne me sert une coupe de ciguë. Par « mort subite », les joueurs entendaient jadis le coup de dés qui mettait fin à une partie de 421, notre *pitchesbak*. Dans ce café de la Montagne aux herbes potagères, inchangé depuis les années vingt, une serveuse en tablier blanc vient poser devant moi une kriek, la délicieuse bière aux cerises. Fraiche à souhait, une kriek Mort

⁷ Le titre du roman, ce paratexte stratégique par excellence, le confirme parfaitement : il renvoie au célèbre restaurant bruxellois *Aux Armes de Bruxelles* (13 rue des Bouchers).

⁸ Les lecteurs intéressés par les livres favoris et les endroits fréquentés par l'auteur — restaurants, librairies, musées ou maisons de thé — trouveront leur liste avec toutes les précisions utiles à la fin du roman, dans Post-scriptum.

subite — ne touchez jamais à la Belle-Vue — désaltère les gosiers les plus racornis. Au besoin, en commander une autre. Je viens ici depuis trente ans, du temps de M. Vossen, toujours avec la même longueur, assuré de retrouver l'endroit intact avec ses tables brunes en longueur. Ses plafonds jaunis de nicotine où se perdaient les pensées de Jacques Brel, ses radiateurs de fonte antédiluviens, les « miroirs fanés » que contemplait Maurice Béjart, les colonnes Art déco aujourd’hui classées. Pas de musique, juste le brouhaha des conversations en flamand, en français et, depuis quelques années, dans les langues de l’Empire. Les mêmes spécialités tirées au fût : la kriek, le faro qu’appréciait tant Verlaine au contraire de Baudelaire : « de l’eau deux fois bue » — n’importe quoi. La gueuze, notre cidre à nous, Bruxellois. Les garçons bourrus : Raymond, blanchi sous le harnois. (Gérard, 2017, p. 72–73)

Chez Plebanek, ce sont les femmes, la Senne et les animaux qui la guident à travers Bruxelles : perruches vertes, statues des lions, coqs, autruches, chiens et surtout celle du *zinneke* qui est un véritable maître de la ville⁹. Pas le Manneken-Pis, point incontournable des visites touristiques à Bruxelles, mais le Zinneke-pis, un chien bâtard qui incarne la spécificité du lieu : un métissage de races, langues, cultures. Nous lisons :

Les chiens m’ont reconnue comme l’une des leurs et m’ont emmenée dans certains quartiers de la ville. Ils m’ont permis de pénétrer dans les couches cachées sous la surface : belgo-belges [...] belgo-congolaises, belgo-marocaines, belgo-italiennes, etc. Nous sommes nombreux ici, nous les métis. C’est pourquoi on nous appelle *zinneke* à Bruxelles. Des métis. (Plebanek, 2021, p. 112)

Les deux auteurs s’éloignent donc des sentiers battus de l’esthétique du guide touristique qui tend à se présenter comme une « proposition neutralisée, vidée de perception individuelle » (Devantéry, 2016, p. 155) et à peindre « une image (plus ou moins) globale et exhaustive d’un lieu » (Martens, 2018, p. 257). Ils parlent de leur Bruxelles, telle qu’ils ont découverte lors des flâneries quotidiennes et dont ils sont tombés amoureux. Ils ne dispensent pas d’observations objectives ou de comptes rendus scientifiques, mais présentent leurs propres considérations et leur propre savoir sur leurs lieux d’élection, ce qui apparaît leurs textes à l’essai¹⁰. Dans leurs descriptions de l’espace urbain, le factuel est enrichi de jugements, de points de vue, d’hypothèses et de réflexions personnelles. Ils alimentent la perception et la conscience des strates qui constituent l’appréhension imaginaire de la capitale et incitent le lecteur à la découverte d’une autre ville,

⁹ C’est pour mettre en évidence l’omniprésence des animaux dans l’espace urbain bruxellois que Plebanek intitule son guide *Bruxelles, animalité dans la ville*.

¹⁰ Compris comme un « ouvrage dont le sujet, sans viser à l’exhaustivité, est traité par approches successives, et généralement selon des méthodes ou des points de vue mis à l’épreuve à cette occasion » (TLFI).

plus voilée, plus marginale, plus chatoyante et charnelle, ville qui se situe aux antipodes de celle que proposent les guides touristiques traditionnels qui privilégient l'information historique et artistique, en mentionnant à peine le peuple qui y vit, l'ambiance qui règne ou l'odeur de la métropole à différents moments de la journée et de l'année.

De plus, les deux auteurs ne visent ni à la complétude, ni à l'exhaustivité ; au contraire, ils signalent explicitement le caractère lacunaire de leurs « énonciations piétonnières » (Certeau, 1990, p. 148). Le narrateur de Gérard avoue souvent avoir oublié des précisions concernant le lieu visité. Cette amnésie est due à la consommation un peu excessive du vin ou d'un autre alcool dans des locaux bruxellois : « Sortons du parc, prenons la rue Ducale le long de cette grille noire. Savez-vous qu'elle date de J'ai oublié, d'ailleurs, on s'en fiche comme de l'an quarante, hein Louise ? [...] Je n'aurais pas dû boire ce cognac au Cercle. Mais quoi, refuser le coup de l'étrier ? Offert par Constantin ? » (Gérard, 2017, p. 53).

À l'instar du guide touristique, les deux récits visent à susciter « un désir de découverte » d'un lieu, de ses richesses culturelles et de leurs attraits en matière de loisirs (Urbain, 2011). Dans *Aux Armes de Bruxelles*, le narrateur invite explicitement le lecteur à l'accompagner et à découvrir diverses facettes de cette ville éclectique :

C'est à une pérégrination intimiste que je vous convie, à une méditation sur l'amour et le temps. Une expérience proche de celles des alchimistes qui, sous l'égide de Mercure, tentent de transmuter le vil plomb en or pur. Car Bruxelles, la mienne en tout cas, est hermétique ; moderne et archaïque, mystérieuse et triviale, globale et villageoise. Baroque peut-être ? Vous me direz ce que vous en pensez. (Gérard, 2017, p. 13)

Plebanek fait de même. En invitant le lecteur à la découverte de Bruxelles, elle lui donne un conseil : adopter sa méthode, se changer en *zinneke* qui parcourt la ville au hasard, mené par son nez :

Rejetez les guides, ne googlez pas les noms, oubliez les itinéraires représentatifs. Évitez les bus qui vous feront découvrir la ville en une heure. Sortez dans la rue, aspirez l'air à pleins poumons, écoutez attentivement. Captez les sons agréables à l'oreille et ceux qui irritent. Sentez l'air ambiant. Allez là où vos sens et votre intuition vous conduisent. Soyez un chien de Bruxelles, un bâtard qui suit des pistes que lui seul trouve intéressantes. (Plebanek, 2021, p. 18)

Toutefois, les auteurs se rendent parfaitement compte que « Bruxelles se transforme à toute vitesse » et certaines informations qu'ils livrent se périmeront vite (Gérard, 2017, p. 253). Dans le dernier chapitre d'*Aux armes de Bruxelles*, intitulé éloquemment « Panta rheï », l'écrivain donne raison à Héraclite selon lequel tout coule et rien ne reste. En effet, il observe avec amertume que pendant

sept ans que lui a pris l'écriture de son livre, la ville a énormément changé : le bistrot *Chez Marcel*, la *Tea House* et le restaurant espagnol le *Guadalquivir* avaient fermé, tout comme ses librairies préférées — *Libris*, *Posada* et *Malpertuis*. À leur place, on a ouvert d'autres établissements, avec d'autres services, offerts pas d'autres patrons. Plebanek a écrit son ouvrage en une année, en 2020, et avoue qu'il lui était difficile de l'achever, car « de nouveaux lieux apparaissent sans cesse, des horizons s'ouvrent de manière tentante comme les coupes en forme de cloche de la molène. À Bruxelles, tout s'agit, pétille et bouillonne sous la surface » (Plebanek, 2021, p. 407). La ville change continuellement, évolue, se mue en arabesques diverses. C'est pourquoi son récit sur Bruxelles reste une œuvre ouverte. L'écrivaine constate dans l'*excipit* : « Ce livre est inachevé, chacun peut le terminer comme il le veut. Décrire et dessiner ses lieux, arbres, coins. J'ai aussi de telles révélations, je les écris soigneusement. Le livre sur la ville continue de s'écrire. « *Work in progress* » (408).

Au terme de notre travail, un constat s'impose : l'originalité patente des deux récits urbains. Gérard et Plebanek les inscrivent en marge de différents genres, dans une zone intermédiaire entre le document et la littérature : *Aux Armes de Bruxelles* s'apparente au guide touristique, au guide gastronomique, à l'essai et au roman d'amour ; *Bruxelles, animalité dans la ville* se situe au carrefour du guide touristique et de l'essai où l'auteure rend compte de ses flâneries dans la ville, des gens rencontrés, des émotions ressenties, des choses lues, vues et entendues. Ainsi, les écrivains offrent au lecteur des *récits indécidables* (Blanckeman, 2000, p. 13) : textes à la lisière des genres ou traversés par des genres qui font fi des clivages, rejettent d'anciennes oppositions et se développent de manière spontanée, rebelles à toute contrainte. Cet affranchissement de la convention occasionne une liberté créatrice illimitée qui leur permet de façonner leur propre image de la ville bien-aimée, subjective et singulière par excellence.

Bibliographie

- Baecque, A. de (2016). *Une histoire de la marche*. Perrin.
- Bizek-Tatara, R. (2020). Christopher Gérard et le brouillage des frontières génériques. *Moderna språk*, 114(1), 90–107.
- Blanckeman, B. (2000). *Les Récits indécidables : Jean Echenoz, Hervé Guibert, Pascal Quignard*. Presses Universitaires du Septentrion.
- Certeau, M. de (1990). *L'invention du quotidien*, I : Arts de faire. Gallimard.
- Devantéry, A. (2016). *Guides de voyage et tourisme alpin. 1780–1920*. Presses Universitaires Paris-Sorbonne.
- Gérard, Ch. (2017). *Aux Armes de Bruxelles. Flâneries urbaines*. Pierre-Guillaume de Roux.
- Martens, D. (2018). Qu'est-ce que le portrait de pays ? Esquisse de physionomie d'un genre mineur. *Poétique*, 184, 247–268.

- Meurée, Ch. (2018). La Bruxelles des écrivains, une histoire ambivalente. *Passa porta*, le 4 décembre, <https://www.passaporta.be/fr/magazine/la-bruxelles-des-%C3%A9crivains-une-histoire-ambivalente>.
- Miaux, S. & Roulez, M.-Cl. (2014). Une lecture du rapport ville-nature à travers les promenades d'artistes. *Environnement Urbain/Urban Environment*, 8, 79–96. <https://www.erudit.org/en/journals/eue/2014-v8-eue01623/1027739ar/>
- Plebanek, G. (2021). *Bruxelles, animalité dans la ville*. Wielka Litera.
- Ricardou, J. (1973). *Le Nouveau Roman*. Seuil.
- Rubino, G. & Viart, D. (Dir.), (2014). *Le roman français contemporain face à l'Histoire*. Quodlibet.
- Trésor de la Langue Français Informatisé, <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>.
- Urbain, J.-D. (2011). *L'Envie du monde*. Bréal.
- Viart, D. (2008). Écrire l'Histoire. In : B. Vercier & D. Viart (Dir.). *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*. (p. 129–210). Bordas.
- Viart, D. (2009). Nouveaux modèles de représentation de l'Histoire en littérature contemporaine. *Écritures contemporaines, Revue des lettres modernes*, 10, 11–39.
- Westphal, B. (2007). Pour une approche géocritique des textes, *Bibliothèque comparatiste*, 3, <https://sflgc.org/bibliotheque/westphal-bertrand-pour-une-approche-geocritique-des-textes/>

Notice bio-bibliographique

Renata Bizek-Tatara – Professeur à l’Institut de Langues et Littératures Modernes à l’Université Marie Curie-Skłodowska de Lublin. Elle consacre ses recherches aux lettres belges francophones et, en particulier, au fantastique et au roman de l’extrême contemporain. Elle a publié le livre *Étrange envers du quotidien. Le fantastique de Jean Muno* (2016) et a dirigé le projet financé par le Centre National de la Science (NCN) dont le fruit est la monographie rédigée avec Marc Quaghebeur, Joanna Teklik et Judyta Zbierska-Mościcka, intitulée *Belgiem być. Fikcja i tożsamość w literaturze francuskojęzycznej Belgii (od końca XIX do początku XXI wieku)* (2017). Elle l'auteure d'articles sur, entre autres, Franz Hellens, Michel de Ghelderode, Maurice Carême, Thomas Owen, Marcel Thiry, Jean Muno, Françoise Mallet-Joris, Bernard Quiriny, Christopher Gérard et In Koli Jean Bofane.